

MARLYSE

Une vie de poussières



Roman

Marlyse éditeur

Marlyse

Une vie de poussières

© Marlyse, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1370-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustration : toile *Cercles dans un cercle*, 1923, Vassily Kandinsky

DU MÊME AUTEUR

LE BAISER DE PLUTON, roman, Éditions Édilivre.com, 2009

ROSE EST MA COULEUR, roman, Éditions Mon petit éditeur, 2014

À Claire

À Patrick

À Nestor

« Contrairement à la foule veule dont les yeux ne suivent que ceux qui s'élèvent, ils préféreraient abaisser leurs regards jusqu'au monde souterrain, où luttent les obscurs et les sans grade. »

Vous ne connaîtrez ni le jour ni l'heure

PIERRE BEGUIN

« Il y a des fleurs partout pour qui veut bien les voir. »

HENRI MATISSE

1

Toute vie est une cause à plaider.

Il y a, au soleil, à l'air vif, dans les parcs, dans les jardins, en bordure des chemins, les poussières des feuilles décomposées de caducifoliés, des souches, des écorces transformées en humus, en cette saison rousse où l'air se charge d'une nouvelle âcreté.

Les petits bonheurs sont simples, instantanés. Ils sont de chaque jour et vous réchauffent. Ils surprennent à des heures indues, toujours à l'improviste, avec un plaisir total.

Il reste des délices, des instants particuliers, retrouvés en séquences éclipsées, lorsque le quotidien rejoint les temporelles rondes de l'automne lors des promenades en forêt. Se jouent, alors, dans les longs espaces, ces poussières, aussi diverses que variées, dans l'éclat du soleil fait de paillettes d'or : elles brillent de larmes de pluie, de gouttes de rosée dans l'air nettoyé.

Elle se souvient de ces séquences d'hier superposées. Elle danse, la poussière, pénètre sous les cieux, parfois bleu et blanc, sous le gris clair des heures mitigées, et s'attarde sous le regard du bel âge des vertus et de l'innocence.

Ces poussières-là ont un pouvoir magique, faites de légendes et de trésors, faites d'ailleurs. Elles ne dérangent pas, sont libres dans l'air translucide. Elles sont familières, puisque tôt ou tard tous y viendront. Mais, ces mutations de fruits, de légumes en décomposition, qui s'en réjouit ? Ces métamorphoses, qui les voit ? Elle, en tout cas !

La poussière, elle est partout, de toute sorte. Celle des usines, de textiles, d'acier, de pneus. De copeaux de bois des scieries. Des effritements de murs en pierre. Celle de papier. Celle qui s'efface. Celle qui est oubliée. Celle encore imprégnée au creux de la mémoire. Des fenaisons, l'été, des terres sèches, des pourrissements de racines, de champignons, des fleurs, des herbes avec leurs saveurs entêtantes.

Comme il est bon, songe-t-elle, quand sous mes pieds je les écrase. C'est sonore.

Toute vie, toute mousse, tout lichen, se transforme en poussière. C'est le

vivant qui s'agite, que se disperse, se propage, perdure la continuité. La poussière en est l'équilibre. De la pointe des cheveux jusqu'à la plante des pieds. Elle se dépose dans les interstices. Rien ne l'arrête.

Chacun sait cela, bien sûr ! Plus encore Louise Poucet, pour qui la poussière est tout à la fois une défaite et un cadeau. L'autre poussière, celle qu'il lui faut, chaque jour de sa fichue vie, toute l'année, enlever. La sienne et celle des autres. Ils la paient pour ça. *Oh, pas des fortunes !* rouscaille-t-elle parfois. Mais ça lui permet de vivre avec une certaine dignité. *C'est déjà ça !* se résigne-t-elle. Avec cette précarité, mieux vaut avoir un modeste job que rien du tout. Des stars de la chanson, il s'en trouve dans leurs voitures, ou des actrices dormant chez l'abbé Pierre. Alors, mieux vaut n'envier personne et se faire sa petite place. Voilà ce qu'elle répondait quand quelqu'un lui disait qu'elle pourrait peut-être espérer mieux que femme de ménage – ou plutôt technicienne de surfaces, comme disaient ses supérieurs. Ça sonnait bien. Mais ce ne sont que des mots – euphémismes pour parler du même métier. De la même fonction : briquer sans mémoire, et, si possible, en silence. Le travail devait se faire dans les meilleurs délais. Efficace. Rapide. Le temps c'est de l'argent. C'est ainsi que parlent les *Britishs*. *Time is money*. Ses chefs aussi, bien qu'ils ne soient pas Anglais. Comme quoi la monnaie n'a pas de frontière !

Femme de ménage, donc. De mère en fille, depuis plusieurs générations. Chez les *Poucet*, les échelons, personne ne les a jamais gravés haut. Quand vous vous appelez *Poucet*, à quoi prétendre d'autre ? comme dit son frère Rufus. Un blagueur, son frère, pas un seul instant il ne croit à ce qu'il dit. Ses pavés dans la mare, il les jette juste pour voir si ça fait des vagues. En d'autres termes, pour la faire bisquer. Lui, à la Mairie, il a une équipe sous sa responsabilité, pour l'entretien des égouts de la ville. Une vie qui lui convient : salaire correct, marié depuis vingt ans à la même femme, Alix, et deux beaux enfants, Marie et Jérôme. Des amis. La pêche. Un potager. L'automne, les champignons. L'été, la mer. L'hiver, le ski. Raisonnable, bon vivant, il n'ambitionne rien de plus. Bref, une existence aux normes somme toute appréciables.

Louise, elle n'avait pas poursuivi ses études, pour des raisons familiales. Un père paralytique, cloué dans un fauteuil à la suite d'un accident à même pas cinquante ans, qu'elle avait soigné. Une mère qui, malgré la pension du père, avait eu du mal à joindre les deux bouts, et avait dû se résoudre à faire des heures de ménage. À seize ans, afin d'aider sa mère, malgré les protestations de

celle-ci, Louise avait arrêté le lycée – la loi le lui permettait. Elle avait dû, quand même, pour la rasséréner de cette coupure nette avec le lycée, insister, lui expliquer ses motifs. *Je ne loupe rien, j'ai mieux à faire...*

Pour diverses raisons d'ordre psychologique, parce qu'elle n'avait ni la compétence, moins encore la patience, ni le désir de dissenter, d'analyser des sujets aussi élaborés que complexes. Résoudre des équations nébuleuses, des formules mathématiques ardues. L'existence des *Héros de guerre*, les conversations aussi profondes qu'opaques, les controverses sur tel ou tel sujet, ça ne l'intéressait pas. Et ça ne lui ferait pas oublier la perte de Bernard, son petit frère, dans ce terrible accident où son père y avait laissé ses jambes et ses bras, paralysés, et sa colonne vertébrale, brisée.

La vie s'était si vite arrêtée, comment être préparé à cet inconcevable ? Toujours, sur la route rendue criminelle par la vitesse et l'alcool, il y aurait des drames, et puisque pour certains le raisonnable était inaccessible.

Déprimant constat.

Pourtant, il leur fallut se résigner à cette fatalité qu'ils subirent dans leurs chairs, dans leurs âmes jusqu'au désespoir. Des années. Ils mirent des années à s'en remettre et, en le canalisant, à tenter d'éponger le chagrin mêlé de colère. *C'est sans doute dans le programme de notre destin, s'accommoda Louise. Que voulez-vous ! Quand vous faites des faux-pas la vie vous inflige des revers cruels...* Et, pour cette famille, malgré les sanctions judiciaires, malgré les incarcérations, ça resta un combat incessant. Combat inégal. Le pot de terre contre le pot de fer. Il s'en trouvera toujours, la confiance démesurée, qui imposeront leurs inconséquences, invoquant leurs capacités à maîtriser au-delà du raisonnable, au-delà du *sans danger*.

Ce Dilemme que constitue la route garde son impossible solution.